Le lac peut mesurer environ trois milles de diamètre, et paraît bordé de l'autre côté d'arbres de haute futaye.

La vue de cette plaine noire et solide, avec l'atmosphère de bitume que nous respirons à pleins poumons, produit d'abord un sentiment d'étonnement par son étrangeté, qui fait place bientôt à une sensation de malaise et de tristesse, d'autant plus intense qu'écrasés par cette lourde atmosphère qu'un soleil brûlant nous lance perpendiculairement sur la tête, nous nous disons qu'il ne fait pas bon habiter ici, et que cette merveille toute merveille qu'elle soit, doit être vue promptement et brièvement. Involontairement nous nous reportons au Tartare décrit par les poètes grecs.

—N'est-ce pas là, dis-je à M. Huart, le Styx des anciens ? La fournaise qui entretenait la liquidité de la masse s'est refroidie ; Caron a laissé là sa barque et a échangé ses rames contre la pelle du piocheur, voyez-le à l'œuvre un peu plus loin.

En effet, la voiture nous amène tout près de trois à quatre piocheurs qui chargeaient le bitume dans des charrettes. La croute est assez solide pour porter les chevaux et les plus lourds fardeaux. Les travailleurs, armés de pics, dégagent le bitume qui se casse en gros blocs parfaitement secs. Prenant ces blocs dans leurs bras, ils les jettent dans des charrettes qui s'éloignent aussitôt qu'elles ont leur charge. Nous voyons de cinq à six partis de travailleurs ainsi occupés à exploiter l'inépuisable mine.

Comme je voyais la surface près du trou dans lequel travaillaient les hommes avec leurs pics, toute raboteuse et inégale, qu'est-ce que ceci, leur demandai-je ?

—C'est le trou que nous avons creusé hier, dirent-ils, qui s'est rempli dans la nuit. Demain, celui dans lequel nous sommes actuellement, mesurant de trois à quatre pieds de profondeur, sera semblablement rempli.